

Thierry de Martel, seigneur de la chirurgie et homme d'honneur *

par André SICARD **

Le vendredi 14 juin 1940, à l'aube, la *Wehrmacht* entrait à Paris. Elle arrivait par la Porte Maillot, contournait l'Arc de Triomphe et se dirigeait vers la Concorde. Les rues étaient désertes. Fenêtres et devantures étaient closes. Un petit détachement de motocyclistes avec leurs side-cars et leurs longs manteaux de cuir s'engagea dans l'avenue Kléber.

Thierry de Martel était seul dans son appartement. Il entendit des bruits de moteurs et aperçut les soldats. Quelques heures plus tard, son domestique le trouva mort devant sa table de travail.

De Martel avait toujours dit qu'il ne pourrait supporter la vision des Allemands dans les rues de la capitale. Une injection de strychnine lui fit tenir sa promesse, celle du refus par la mort. Son geste avait été préparé avec soin. Une lettre précisait que toute tentative pour le rappeler à la vie devait être évitée.

C'est Bullitt, ambassadeur des Etats-Unis à Paris, un de ses amis intimes, qui en fut le premier informé. La nouvelle se répandit vite. Elle jeta la consternation. Ceux qui connaissaient Thierry de Martel comprirent qu'il avait agi en homme d'honneur. Il ne pouvait pas voir son pays envahi. Il avait souvent évoqué avec tristesse l'humiliation que Paris avait subie en 1871. L'armée allemande n'y était cependant restée que quelques jours et n'avait occupé que trois arrondissements. Cette fois-ci, elle allait s'y installer pour longtemps.

Cette haine farouche des Allemands datait de la première guerre mondiale. Mobilisé comme chirurgien, de Martel fit preuve, dès le début de la bataille, d'un grand courage. Son unité devait tenir une tête de pont. Tous les officiers avaient été mis hors de combat. De Martel jeta alors son brassard et son képi à bande rouge, prit un fusil, fanatisa ses hommes et rétablit la situation. Il fut blessé par un éclat d'obus et évacué sur Paris. Dès qu'il fut rétabli, il fut affecté à l'armée d'Orient, puis, terrassé par le paludisme, rapatrié pour prendre la direction à Paris de l'Hôtel Astoria transformé en hôpital. C'est là que lui fut amené, en 1917, son fils unique grièvement blessé au fort de Douaumont et mourant. Ce fut le plus grand chagrin de sa vie.

* Communication présentée à la séance du 27 avril 1991 de la Société française d'Histoire de la Médecine.

** 18 Avenue de Villars, 75007 Paris

Evoquer ce qu'a été cet homme, d'un tempérament exceptionnel qui le conduisit à un suicide théâtral, peut paraître désuet, alors que tant de récits et d'éloges ont été prononcés et publiés après sa mort ⁽¹⁾.

Après plus de cinquante ans, le recul de l'histoire ne peut effacer certains souvenirs.

Si j'ai choisi de parler une fois de plus de Thierry de Martel, c'est d'abord parce que j'ai trouvé dans les archives d'Henri Mondor un manuscrit, de haute tenue et d'admirable noblesse, écrit le 10 juin 1945 et que je crois inédit :

"Pour ceux qu'un devoir et un attachement profond à leur ville avaient fixés dans Paris, en juin 1940, vendredi 14 est resté un souvenir d'écrasante tristesse. Son histoire, qui ne serait sans doute pas moins utile que celle des journées purificatrices à la mâle méditation d'un peuple appliqué à revivre et à se hausser, risque d'avoir moins de poètes, ayant eu peu de témoins.

Vers 7 h. du matin, dans le silence d'un abandon sans pareil, le défilé des envahisseurs, comme une sinistre certitude, avait retenti. Il n'en était que plus nécessaire de montrer sans retard aux blessés et aux malades, restés dans les murs non défendus, qu'ils n'étaient pas sans médecins. Je devais passer par l'Etoile, l'avenue Kléber, le Trocadéro, puis, revenant de Passy, aller vers l'hôpital de la Jonquière et l'hôpital Bichat. Sur tout ce parcours, je ne rencontrais pas plus de six à huit civils. Ils semblaient se rendre fidèlement à quelque travail. Chacun, avec des larmes dans les yeux, s'éloignait des avenues et des boulevards où les fantassins allemands longeaient les trottoirs d'un pas si pesant et si appris que la conquête elle-même d'une capitale particulièrement fascinante n'allégeait pas leur triste automatisme.

Le midi, les rues n'étaient pas moins désertes ; tous les volets restaient fermés. Pour que la douleur échappât au désespoir, il convenait de se trouver, chez soi, quelque tâche importante ou difficile. Le ciel brillait et la surprise des nuits de village - le marteau d'un ébéniste, le chant d'un coq oublié, un éternuement de vieillard - ajoutaient parfois à la solitude.

C'est vers quatorze heures que par le téléphone on m'apprit la mort volontaire de Thierry de Martel. Ce grand praticien, si élégamment paré de race, de grâce et de brillante réussite, était surtout remarquable, dans son art, par les essais de son plaisir d'innovation et les perfectionnements que poursuivait son ingéniosité mécanicienne. Toute sa charmante silhouette semblait promettre l'adresse et la netteté des gestes de l'opérateur et les séductions d'un sourire presque coquet, d'une voix si juvénile annonçaient ce que la sensibilité devait savoir ajouter dans les soins, d'exquises attentions. Mais il y avait aussi, chez lui, un équilibre ordinairement égayé, les vertus d'un croisé, d'un chevalier sans peur, d'un explorateur audacieux et la tendre vulnérabilité d'une délicatesse un peu féminine.

Dans cette journée tragique du 14 juin, la nouvelle de sa mort, loin de passer inaperçue, prit d'heure en heure, en communication orale, un relief singulier. Je l'avais rencontré deux jours avant. Il était comme un amoureux foudroyé par la trahison

(1) Celle-ci fut annoncée, quelques jours plus tard, à l'Académie de Chirurgie, sans un seul mot sur les circonstances du décès, ce qui paraît témoigner de la crainte que l'on avait alors des réactions de l'occupant.

comme ces chauvins que les absurdes imprévoyances et la panique dégoûtent à jamais qu'un homme dont on connaissait le courage, la crânerie, l'ardeur et la gentillesse de dévouement, le patriotisme sans intermittence, n'eût pu supporter l'épreuve, cela pouvait aider les moins affligés à mesurer l'horreur de celle-ci.

Ses obsèques eurent lieu le lundi matin 17 juin à Saint-Honoré d'Eylau. La petite place, sans une âme, était lugubre. Les quelques personnes réunies, une trentaine, songeaient à la foule qu'en un autre temps, l'admiration, l'amitié, la gratitude eussent assemblée autour de la dépouille d'un chirurgien de premier rang.

Depuis ce geste resté troublant, il est arrivé à beaucoup de se demander quelle forme de résistance devant l'ennemi, un civilisé, un homme de réflexes si français, de rectitude pure et d'un noble désintéressement, quelqu'un se désistait du final : obéir avec honneur à l'engagement pris au cours d'une conversation de ne jamais survivre à la capitulation de Paris".

C'est aussi pour que les jeunes générations, celles qui n'ont pas vécu les tristes années de l'Occupation, connaissent mieux cette période de l'histoire de la France où le courage, l'héroïsme, mais malheureusement aussi l'abjection, faisaient partie de la vie quotidienne.

J'ajoute un fait personnel. Le neveu de de Martel avait été grièvement blessé dans son char au cours des combats engagés en Belgique par le Corps de Cavalerie en mai 1940. Il avait été transporté dans mon ambulance. Sa conduite courageuse avait été celle que lui dictait l'atavisme familial ⁽²⁾. Je fus contraint d'amputer son bras droit déchiqueté par l'explosion. J'avais fait évacuer le blessé sur Paris dans un état très grave, accompagné par une missive adressée à de Martel. Je n'ai jamais su si elle lui était parvenue. Malgré de vaines recherches après la guerre, je n'ai pu savoir si le blessé avait survécu. Vous comprendrez donc mon émotion de me trouver aujourd'hui, à l'occasion de cet exposé, devant son fils, Me Damien de Martel, avocat à la Cour, qui vient de m'apprendre que son père, après une vie familiale et professionnelle normales, est décédé accidentellement en 1965. Il avait été officiellement porté disparu en 1940 et avait reçu la Légion d'honneur à titre posthume !

Ces souvenirs me conduisent à rappeler brièvement les principales étapes de la vie chirurgicale de Thierry de Martel qui furent particulièrement remplies.

Descendant de Mirabeau par sa mère, la romancière Gyp, pseudonyme de comtesse de Martel de Janville, dont les livres fustigèrent la société mondaine et politique de la fin du XIXe siècle, Thierry de Martel, né en 1875, après avoir obtenu différents diplômes scientifiques, avait été interne des Hôpitaux de Paris en 1903. Son caractère était trop indépendant pour qu'il s'astreignit à la filière habituelle des concours. Il méprisa le chirurgicat et toute fonction universitaire, ce qui ne l'empêcha pas d'être le plus grand chirurgien de sa génération. Sa carrière fut particulièrement brillante. Esprit original, dédaigneux des règles habituelles, il s'était créé des techniques personnelles qui firent son succès. Sa prestance, sa haute stature, sa distinction, son élégance ajoutées à ses remarquables qualités d'opérateur avaient fait de lui un chirurgien qui fut qualifié de mondain.

(2) De Martel avait déjà perdu son frère aîné, officier de carrière, tué au Soudan en 1900.

Il donna ses soins aux plus grands de ce monde et acquit vite une renommée internationale.

Mais jamais il ne rechercha les honneurs. Le seul titre dont il aimait se parer était d'avoir été admis à la Société de Chirurgie (qui n'était pas encore Académie), alors qu'elle n'était pratiquement réservée qu'aux chirurgiens des hôpitaux. Son élection avait sanctionné sa notoriété. Il assistait fréquemment aux séances et y prenait souvent la parole. Deux jours avant sa mort, le mercredi 12 juin, préoccupé par la lourde mortalité des plaies crânio-cérébrales, il avait présenté une communication destinée à indiquer aux chirurgiens des formations avancées la meilleure conduite à tenir. Il y précisait la façon d'extraire dans le cerveau les corps étrangers et les esquilles osseuses repérées à la radio. Ecoutez-le : *"Il suffit d'utiliser une curette-gouge qui, lorsqu'elle arrive au contact du projectile, provoque un petit son... Si les infirmières ne font pas de bruit, cette opération est extrêmement simple"*. Mais il fallait être de Martel pour la pratiquer.

Au cours de cette séance, une vive discussion l'avait opposé à Chevassu qui prétendait qu'une plaie du cuir chevelu était toujours facile à suturer, alors que le rapprochement des deux lèvres est au contraire, après excision, très difficile. De Martel en avait une expérience personnelle car, dès le début de la guerre, il avait créé un centre neuro-chirurgical à l'hôpital américain considéré comme hôpital de front et vers lequel étaient dirigés les blessés récents.

De Martel pratiqua d'abord la chirurgie générale, puis il se passionna pour la chirurgie des centres nerveux. C'est Babinski, admirant son talent d'opérateur, qui l'orienta, alors qu'il était chef de clinique de Segond à la Salpêtrière. Le destin est souvent le fait du hasard. La neurochirurgie n'en était en France qu'à ses balbutiements.

Le traitement des tumeurs du cerveau se bornait à une trépanation décompressive sans aucun but curateur. En 1909, Babinski et de Martel publièrent le premier cas français d'ablation d'une tumeur du cerveau réalisée avec succès.

Après 1920, toujours encouragé par Babinski et profitant de l'expérience acquise auprès des blessés de guerre, il reprit la chirurgie des centres nerveux, mais il était seul, sans service, sans équipe, avec de précaires moyens d'hospitalisation. C'est alors que, pour se perfectionner, il traversa la Manche chaque semaine pendant un an pour voir opérer le grand chirurgien anglais Horsley. Celui-ci s'était acquis une solide réputation par ses opérations sur le cerveau. Il entreprit aussi plusieurs voyages à Baltimore auprès de Cushing dont le rayonnement le conquit et qui devint son maître et son ami. Il profita beaucoup de ce qu'il avait appris, des avantages de la position assise, de l'anesthésie locale et des procédés d'hémostase avec l'utilisation de l'électrocoagulation et des clips. S'il en a tiré un grand profit, il ne s'en créa pas moins des techniques personnelles avec un esprit nouveau qui lui permit en particulier de faire progresser l'instrumentation. Il innova et construisit un trépan à débrayage automatique, instrument d'une ingéniosité et d'une précision remarquables qui porte son nom et qui est toujours utilisé. Il lui fallut une grande volonté et une force physique peu commune pour s'attaquer à cette chirurgie débutante. Jusqu'alors en effet, et j'en ai des souvenirs personnels, il fallait encourager par de bonnes paroles le malade enfoui pendant des heures sous des champs opératoires. L'hémostase se pratiquait par tamponnement au moyen de petits cotons, à moins d'utiliser les muscles d'un pigeon sacrifié sur une table voisine.

De Martel dut apprendre la neurologie, dont la sémiologie était indispensable à une époque où l'on ne possédait pas les imageries actuelles et où les diagnostics étaient faits avec les seuls signes cliniques aidés seulement par la ventriculographie par injection d'air ou de lipiodol. C'est son ami Clovis Vincent qui la lui enseigna. Mais bientôt ce fut l'inverse. Clovis Vincent demanda à de Martel de lui apprendre à opérer et, pendant plusieurs années, il participa aux opérations. Toutes les publications ont été faites en leurs deux noms.

Cette association médico-chirurgicale donna des résultats remarquables. Ils étonnèrent et transformèrent le discrédit dans lequel se trouvaient alors les interventions sur le cerveau. Elle ne devait cependant durer qu'un temps. Pendant un voyage de de Martel, Clovis Vincent prit lui-même le bistouri et ne voulut plus le quitter. Il pensa en effet qu'il était plus facile à un neurologue de devenir chirurgien qu'à un chirurgien d'apprendre la neurologie.

Clovis Vincent était lui aussi un génie créateur, un tempérament original, un autre aventurier qui avait, comme de Martel, manié le fusil pendant la première guerre en montant à l'assaut muni d'un appareil à tension pour vérifier l'hypotension des blessés tombés autour de lui. Il fut le premier et le seul médecin des hôpitaux à diriger un service de chirurgie et, plus tard, fit créer la première clinique de neurochirurgie dont il devint l'actif titulaire.

S'il était d'un caractère vif et ombrageux, acceptant mal la contradiction, il savait reconnaître ses erreurs. J'en ai été le témoin lorsque, après le décès de mon père, en 1929, il me convoqua pour me dire ses regrets des paroles un peu vives qu'il avait prononcées lorsqu'il avait combattu l'exploration lipiodolée du canal rachidien et les torts qu'il avait eus en ne voyant pas aussitôt l'appoint qu'elle apportait à la clinique. Je peux dire aujourd'hui combien j'ai par la suite bénéficié de sa bienveillance.

De Martel et Clovis Vincent étaient désormais devenus rivaux. La brouille fut définitive. Mais, dans sa leçon inaugurale, longtemps après la disparition de de Martel, Clovis Vincent tint à rendre un hommage solennel à son ancien ami. "Sans Babinski, Martel n'eut pas été. Sans Martel, je n'eusse pas été neuro-chirurgien".

La neurochirurgie était créée en France. Elle devenait une spécialité importante. De Martel en fut un des principaux auteurs.

Son nom reste parmi ceux des seigneurs de la chirurgie. Il est auréolé par son sacrifice qui l'a fait disparaître en pleine force dans un refus total d'acceptation. Geste excessif sans doute, mais geste d'honneur devant lequel on doit s'incliner.

SUMMARY

Thierry de Martel, son of the novelist Gyp and descendent of Mirabeau, was during the 1920's one of the founders of neurosurgery in France. His boldness, talent and results made of him one of the lords of surgery.

Not able to bear the military Occupation of Paris, he committed suicide on June 14, 1940, when the Germans entered the city.

A very fine eulogy written by Henri Mondor a short time after remained unpublished and was the opportunity of the present paper.

